

ALEXANDRE FILMS PRÉSENTE

D'APRÈS LE BEST-SELLER DE YASMINA KHADRA



UN FILM DE
ALEXANDRE ARCADY

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

ALEXANDRE FILMS
présente

CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT

Un film d'**ALEXANDRE ARCADY**

D'après le best-seller de **YASMINA KHADRA**

Avec **NORA ARNEZEDER, FU'AD AÏT AATTOU, ANNE PARILLAUD, VINCENT PEREZ,
ANNE CONSIGNY, FELLAG, NICOLAS GIRAUD, OLIVIER BARTHÉLÉMY**

Sortie : 12 SEPTEMBRE

Durée : 2h39 / Image : Scope / Son : Dolby digital

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
99, rue de la Verrerie – 75004 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE

BCG PRESSE
23, rue Malar
75007 Paris
Tél. : 01 45 51 13 00
bcgpresse@wanadoo.fr

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film
www.cequelejourdoitalanuit.com/presse

Synopsis

Algérie, années 1930. Younes a 9 ans lorsqu'il est confié à son oncle pharmacien à Oran. Rebaptisé Jonas, il grandit parmi les jeunes de Rio Salado dont il devient l'ami. Dans la bande, il y a Emilie, la fille dont tous sont amoureux. Entre Jonas et elle naîtra une grande histoire d'amour, qui sera bientôt troublée par les conflits qui agitent le pays.

Alexandre Arcady - Yasmina Khadra

Entretien croisé

Alexandre Arcady, comment avez-vous découvert le livre de Yasmina Khadra et qu'est-ce qui vous a donné envie de l'adapter ?

Alexandre Arcady – C'est en vacances à l'étranger il y a déjà maintenant trois ans, que j'ai eu connaissance du roman de Yasmina Khadra *Ce que le jour doit à la nuit* en lisant une critique dans un journal. J'avais déjà lu plusieurs de ses livres et j'aimais cet auteur pour son écriture et la façon qu'il avait d'aborder les sujets les plus brûlants de notre société avec force, vérité et talent. Le sujet de ce nouveau roman ne pouvait que m'interpeller. Il s'agissait de l'Algérie et du destin « incroyable » d'un petit garçon « Younes » devenu « Jonas », dans l'Algérie française des années 40 à 62. L'histoire d'une vie et d'un amour impossible... Je suis immédiatement conquis par le résumé que le critique faisait de ce livre. Il y avait là un film... Mais on est en plein mois d'août. Comment me procurer ce roman ? Tout est fermé : mon bureau à Paris, l'éditeur... Mon fils [le réalisateur Alexandre Aja] qui rentre des Etats-Unis doit me rejoindre : « En changeant d'aéroport, regarde si par hasard tu trouves ce livre dans une librairie ». Hasard, mais pas seulement, je crois aux signes ! Quand Alexandre a demandé si ce roman était disponible, un employé de la librairie était en train de défaire un nouveau colis et c'était celui de *Ce que le jour doit à la nuit* ! Comme un trésor, il me l'a apporté et j'ai passé trois jours à dévorer ce roman. J'étais totalement transporté. Je me sentais tellement en osmose avec cette histoire que j'avais l'impression – et je l'ai souvent dit à Yasmina depuis – que ce livre était arrivé comme le destin, et que si j'avais fait du cinéma, c'était pour porter à l'écran un tel sujet. Il me semblait que tout mon apprentissage, toute mon expérience de cinéaste étaient tendus dans l'attente inconsciente d'un roman comme celui-là.

Pourquoi ?

A.A. – Tout simplement parce qu'un auteur algérien faisant fi des a priori, raconte cette Algérie, cette terre qui est ma terre natale, dans l'apaisement, dans la fraternité. Et que cette histoire d'amour incroyable nous projette vers des images inouïes de symbolisme. Comme si Emilie, cette jolie fille, représentait la France et Younes, ce bel Arabe, l'Algérie. Entre ces deux pays, ça a toujours été un amour fou et passionné. J'ai été happé, capté, subjugué, décontenancé (je pourrais ajouter encore plein d'adjectifs !), j'étais dans un état d'excitation que je n'avais jamais connu. Je n'avais qu'une hâte : rentrer très vite à Paris pour obtenir les droits. Sitôt arrivé à Paris, j'ai cherché à rencontrer Yasmina Khadra pour lui dire combien j'étais désireux d'adapter son roman, combien je sentais que c'était moi, et personne d'autre, qui devais faire ce film. Ça n'a pas été simple. J'ai contacté son editrice qui m'a finalement conseillé d'écrire une lettre à l'auteur.

Yasmina Khadra, quelle a été votre réaction lorsque vous avez reçu la lettre d'Alexandre Arcady ?

Yasmina Khadra – Déjà, il n'était pas le premier ! [Rires.] Quatre producteurs et trois réalisateurs s'étaient manifestés avant lui. Ma chance – et mon problème ! – c'est que je ne connaissais personne de près dans le monde du cinéma. Aussi je n'avais pas d'a priori et pas de repères probants. Certes, j'ai été déçu avec l'adaptation de *Moritur*. Et de leur côté, les Américains m'avaient terrifié avec les différents scénarios malheureux concernant l'adaptation de *L'Attentat*, raison pour laquelle j'avais bataillé pour récupérer les droits cinématographiques de mon roman. Ajoutons à cela les tribulations que connaît l'adaptation des *Hirondelles de Kaboul* depuis cinq ans, et vous aurez une idée de mes angoisses. Avec *Ce que le jour...*, je voulais prendre mon temps avant de me décider. Je me suis dit : « Laissons les choses se faire d'elles-mêmes... » Et puis est arrivée la lettre d'Alexandre. Et elle m'a convaincu.

Qu'est-ce qui vous a touché dans cette lettre ?

Y.K. – Sa sincérité. Il a été le seul à avoir cherché à me contacter directement. Déjà, c'était un signe. Et puis, beaucoup de choses dans sa lettre rejoignaient ce que

j'écrivais. C'était une belle lettre, enthousiaste, voire fervente. Je me suis dit : « Tu n'as pas le droit de gâcher l'élan de cet homme. » Avec Alexandre, je ne tenais pas à ressembler à ceux qui m'avaient refusé ma chance. Je le comprenais. J'avais connu les interdits, les rêves éconduits, les prières évincées. Je ne voulais pas empêcher Alexandre d'aller de l'avant. Je n'aurais pas été fier de moi. Pendant des années, on ne m'a pas donné ma chance. On me disait que je ferais mieux de me consacrer à ma carrière de militaire. J'étais très malheureux. Depuis, je m'interdis de gâcher le rêve de qui que ce soit. Je connaissais le travail d'Alexandre - *Le Grand Pardon*, *L'Union sacrée*, et aussi *Là-bas, mon pays*, sur l'Algérie – mais je ne le connaissais pas personnellement. Alors, j'ai accepté de le rencontrer.

A.A. – C'était à Paris, dans le 15ème, à côté du Centre culturel d'Algérie, que dirige Yasmina. On a déjeuné ensemble. Je lui ai dit pourquoi il était impossible que ce ne soit pas moi qui fasse ce film et que s'il avait écrit ce livre, c'était pour qu'un metteur en scène pied noir d'Algérie le réalise. On est dans l'union sacrée, là !

Justement, Yasmina Khadra, vous êtes-vous demandé avant de prendre votre décision si Alexandre Arcady était le mieux placé pour adapter ce livre dans la mesure où il est pied noir et où il pouvait donc être partisan ?

Y.K. – Alexandre m'a convaincu. Tout, en lui, réclamait mon consentement. Ses yeux parlaient plus fort que ses lèvres. Sa nervosité trahissait son attachement au roman. Il était ému, émouvant ; le projet lui tenait à cœur. Mon histoire lui allait comme un beau vêtement. C'était son histoire, à lui aussi. Il lui importait de la partager avec les autres à travers son propre travail de cinéaste. Il était évident pour moi de lui dire oui. Et tout de suite, les choses ont commencé à se mettre en place. Bien sûr, il y a eu des réactions épidermiques, des détracteurs qui criaient au scandale, à l'union contre-nature. Les vieux démons brandissaient leurs fourches, exigeaient la rupture. D'un coup, Alexandre est devenu la bête immonde et moi le traître. Et c'est là que j'ai décidé que ce serait Alexandre et personne d'autre. Mon expérience m'a appris ceci : il ne faut jamais donner raison à la haine. D'ailleurs, j'ai toujours puisé ma force dans l'énergie des hostilités et des exclusions qui me frappent encore. En Algérie, ce sont surtout les autorités politiques qui ont cherché à me défaire d'Alexandre. Tous les jours, on m'envoyait des émissaires pour me signifier que le président de la République s'opposait à mon choix, que le film ne se ferait pas en Algérie si Alexandre était derrière la caméra. J'ai demandé une audience au président et je n'ai obtenu aucune

réponse à ma lettre. Alors, j'ai dit tant pis. Je suis un Bédouin. Chez nous, quand on donne sa parole, aucun ouragan ne pourrait l'émietter ou la dévier.

Avez-vous vu dans son désir de faire ce film comme un prolongement de votre roman qui, d'une certaine manière, est une histoire de réconciliation ?

Y.K. – Tous les deux, nous nous rejoignons en effet dans ce livre. Déjà, il y a Jonas / Younes, un personnage qui est en lui-même une dualité terrible mais sereine. C'est une dualité qui n'a jamais cherché à inverser le destin. Un peu comme dans le poème de Omar Khayyam : « Si tu veux t'acheminer vers la paix définitive, souris au destin qui te frappe et ne frappe personne... »

A.A. – A la fin de notre déjeuner, tu m'as dit - je ne sais pas si tu t'en souviens - une phrase qui a résonné dans ma tête pendant toute l'écriture : « Younes c'est toi et tu vas faire le film ! » En me disant ça, tu m'as projeté évidemment des années en arrière. J'ai compris que tu me passais le relais. Comme si tu me disais : « Non seulement le Younes que j'ai imaginé pourrait ressembler physiquement à ce que tu étais à son âge, mais il y a en toi cette dualité, ce déchirement, cette force, cette frénésie... »

Y.K. – ... ce destin...

A.A. – ... ce destin qui fait que tu vas porter ce film ! » Yasmina m'a envoyé ensuite un texto que j'ai gardé : « Cher frère, belle rencontre de deux enfants d'Algérie pour une belle reconquête des rêves éconduits. Inch'Allah. »

Yasmina, vous souvenez-vous du déclic qui vous a donné envie d'écrire *Ce que le jour doit à la nuit* ?

Y.K. – Le point de départ, c'est l'histoire d'amour que mon père a vécue et qu'il m'a racontée. Quand il était jeune, c'était un très bel homme et il adorait aller se rincer l'œil dans le quartier européen. Il vivait à Kenadsa, près de Colomb Béchar, aux portes du désert. Nous avions comme voisin Robert Lamoureux. Mon père fréquentait les Français. Il voulait tout apprendre d'eux, devenir infirmier. C'est ainsi qu'il avait jeté son dévolu sur la belle Denise. Ce fut le coup de foudre. Mais mon grand-père, cheikh déchu et fier, refusa que son fils épousât une roumia. Catégoriquement. Mon père dut obéir, mais jamais il ne se remit de cet amour brisé qui a irrémédiablement détruit quelque chose

en lui. Il n'a plus été le même ensuite. Il épousera plusieurs femmes après, à commencer par ma mère, sans vraiment surmonter l'échec Denise... Le premier déclic, c'est donc l'histoire d'amour de mon père et de Denise. Quand j'ai commencé à écrire le livre, Emilie s'appelait Denise. Et puis je me suis dit que c'était mieux, par respect pour lui, de ne pas coller à la réalité. Le deuxième déclic a été, en 1982, ma découverte de Rio Salado, un village colonial qui est resté intact avec les mêmes rues, les mêmes villas, les mêmes manoirs de l'ère coloniale. Rio Salado, c'est comme un arrêt sur image. Le temps semble s'y être arrêté. Lors de ma première escale dans ce village, il m'a semblé entendre des fantômes me dire : « Qu'est-ce que tu attends ? Raconte nous... » J'ai compris que Rio Salado serait le réceptacle de l'un de mes plus beaux romans.

A.A. – Il faut raconter un peu Rio Salado, c'était un village entouré de vignes...

Y.K. – ... il y avait plus de 100 caves à l'époque ! ...

A.A. – ... une petite ville très cosmopolite, où cohabitaient toutes les communautés : Arabes, Juifs, Français, Espagnols... C'était aussi une ville très festive. Toutes les grandes vedettes de l'époque passaient à Rio Salado plus qu'à Oran même ! C'était une ville qui était connue à l'époque comme une ville de fêtes...

Y.K. – ... Le seul endroit où les provinciaux pouvaient snober les gens des villes sans se couvrir de ridicule. Ils étaient richissimes, et ils se payaient toutes les gloires et toutes les étoiles...

A.A. – Une anecdote juste qui souligne combien le cinéma, la fiction et la réalité s'entremêlent d'une façon inouïe. On était à Paris, je faisais un casting d'enfants et il y avait un gamin que je trouvais très bien mais il avait les cheveux très longs. Je lui demande s'il accepterait de se couper les cheveux. « Oui, me dit-il, pour ma grand mère. » Surpris : « Pourquoi pour ta grand-mère ? » « Parce qu'elle est née à Rio Salado et qu'elle veut absolument que je tourne dans ce film. » Sa grand-mère est venue le voir jouer. En arrivant, sur la place de Rio Salado, le décor principal du film, elle était émue aux larmes !

Y.K. – Il faut dire que tu nous as vraiment reconstitué l'époque !

Quelle a été la réaction en Algérie à la parution de *Ce que le jour doit à la nuit* ? Une telle histoire de réconciliation, ce n'est pas si courant dans la littérature algérienne...

Y.K. – Le roman a été tout de suite épuisé et les critiques ont été excellentes. Je ne sais pas si j'ai cherché la réconciliation. Je voulais tout simplement parler d'une époque telle qu'elle fut, avec ses hauts et ses bas, son côté obscur et ses joies. J'ai écrit un livre pour

les Algériens d'hier et d'aujourd'hui, des Algériens que j'aime malgré leurs défauts. Pour moi, être écrivain c'est être utile à quelque chose. Et on ne peut pas être plus utile qu'en essayant de cautériser les blessures restées ouvertes un peu impunément. J'ai voulu offrir aux Algériens un livre capable de les rassembler, de les aider à surmonter les traumatismes de l'Histoire. Ce livre est à mon image (je suis un être d'amour ; je n'ai jamais fait de tort à personne). Toute ma vie, j'ai cherché à aimer, y compris là où l'aversion officielle sans vergogne. Je suis ainsi fait. Pour rien au monde je ne changerais. Je crois que mon amour a triomphé dans ce roman. La preuve, il a touché différentes communautés. C'est mon plus grand succès au Japon, au Canada, en Belgique, en Espagne, c'est-à-dire là où le facteur historique n'a pas cours... Quand j'ai parlé du sujet autour de moi avant d'écrire *Ce que le jour...*, tout le monde a essayé de me dissuader en me disant que des livres sur l'Algérie de cette époque-là, il y en avait déjà beaucoup. J'étais persuadé que mon roman allait rencontrer un large public, en particulier en France et en Algérie où il connaît encore et constamment des ruptures de stock. Des pieds-noirs m'avaient confié : « Jamais on n'a voulu ouvrir cette boîte de Pandore, jamais ! Quand on est partis, chaque valise était la tombe de nos souvenirs. On était partis pour de bon, pour ne plus nous retourner, et puis ce livre nous a réveillés, nous a éveillés à ce que nous avions de beau, à ce que nous avions de bon, à ce que nous avions d'humain. » *Ce que le jour...* est d'ailleurs mon deuxième grand succès en France après *L'Attentat*. En Algérie, il est le titre le plus demandé aussi bien par l'ancienne génération que par ses petits-enfants.

A.A. – J'ai ressenti effectivement qu'en Algérie, ce livre a, d'une certaine manière, ouvert la parole. J'ai même entendu pour la première fois certains Algériens me dire : « Quand vous êtes montés sur les bateaux, vous les Français d'Algérie, vous pleuriez parce que vous partiez mais savez-vous que nous, de l'autre côté de la grille du port, on pleurait aussi, parce qu'on perdait nos amis, nos voisins, nos compagnons de travail ? » J'ai l'impression que ce livre a permis d'ouvrir une brèche, de montrer un autre aspect que celui qu'on a l'habitude de voir.

Y.K. – Au fond, les gens n'ont pas peur de la vérité. Parfois, elle est désobligeante, parfois un peu vieux jeu. C'est difficile de négocier avec le fait accompli. Et puis un jour, on s'aperçoit que la vérité est comme un être humain. Lorsqu'elle montre son vrai visage, on peut se familiariser avec elle. En revanche, lorsqu'elle reste un tabou, cette façon de la repousser dans l'obscurité en fait une ogresse. Puis vient la lumière et nous nous apercevons que l'ogresse que nous redoutons est nous-mêmes. Le reconnaître est déjà le début de la rédemption. J'ai reçu des réactions étonnantes de part et d'autre de la Méditerranée. D'abord Lakhdar Hamina, notre Palme d'Or à Cannes, qui jure au bout du fil que c'est son histoire, l'histoire de Jonas-Younes. Ensuite, entre autres, un capitaine de l'armée française de 97 ans, résidant à Ajaccio, ancien officier à Beni Saf. Il m'a envoyé une

lettre formidable demandant à me parler. Lorsque je l'ai appelé, on a eu une belle conversation. Pour moi, c'était magique. Ce sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile, de repousser un peu le malheur des gens, de les avoir réconciliés avec quelque chose de fondamental, d'essentiel. A force d'essayer de conjurer nos vérités, de divorcer d'avec nos passés, on finit par se mutiler. Mon roman est un peu le rebouteux qui réconcilie les fractures...

Dans le livre et donc aussi dans le film, ce qui est frappant – et plutôt rare en ce qui concerne la guerre d'Algérie – c'est que l'histoire romanesque l'emporte sur l'Histoire tout court...

Y.K. – C'est la petite histoire qui a raison et pas l'Histoire avec un grand H ! Dans la petite histoire, nous sommes tous des héros, les héros de nos prouesses et de nos désillusions. Dans la grande Histoire, nous ne sommes que des figurants, des otages, des victimes, des anonymes.

Alexandre Arcady, si on ne savait pas qu'il s'agit de l'adaptation d'un roman de Yasmina Khadra, on pourrait penser que c'est un film qui vous appartient en propre et complètement...

A.A. – C'est ce que je disais en début d'interview : si j'ai fait du cinéma jusqu'à maintenant c'était dans l'attente d'un tel passage de relais. Et ce n'est pas une formule, c'est véritablement ce que j'ai ressenti. Le roman m'a donné autre chose aussi – et je n'en avais pas conscience au départ, je n'en ai perçu l'importance qu'au fur et à mesure du tournage : la possibilité de faire un film sur la jeunesse. *Ce que le jour doit à la nuit* est en effet un roman qui parle de la jeunesse, un roman sur la jeunesse, un roman sur des jeunes gens et des jeunes filles qui sont à l'orée de leur vie, pour lesquels tout est possible, auxquels tout va arriver : l'amour, la passion, la mort, la tristesse, la tragédie... Jusqu'à maintenant, on racontait – moi compris – la génération des parents, pas celle de ces jeunes gens qui avaient 20 ans dans les années 50 et qui vivaient dans une autre région de France comme on vivait alors en Corse, en Bretagne, en Provence... Avec des codes, une façon d'être et une certaine insouciance. Le mot insouciance a beaucoup joué dans l'histoire de l'Algérie. Est-ce le pays qui le voulait ? Est-ce l'histoire de ce pays ? Est-ce l'époque ?

Y.K. – L'insouciance et aussi l'honneur. Ce livre n'est pas qu'un livre d'amour, c'est le roman de l'honneur. L'honneur du père, l'honneur de l'oncle, l'honneur de Younes qui tient sa parole au détriment de son bonheur, l'honneur d'Emilie qui ne comprend pas pourquoi elle fait l'objet d'un tel rejet, l'honneur de Jean-Christophe qui s'engage parce qu'il a été trahi, l'honneur de Djelloul qui combat pour la dignité de son peuple... C'était ça, l'Algérie de l'époque... J'ai voulu rejoindre ces gens-là, vivre avec eux, sans exclusion aucune, sinon cela aurait été un déni de soi. Et on ne peut rien construire avec la cendre... J'espère que le film contribuera à assainir les mentalités. Tous les peuples du monde n'aspirent qu'à une chose, vivre dans la quiétude et ne plus avoir à envoyer leurs enfants au casse-pipe.

A.A. – Mon fils (encore lui), qui a l'âge de ces personnages m'a fait ce commentaire après avoir vu le film : « De l'Algérie, je savais beaucoup de choses, de grand-mère, de toi, de tes films, mais là, j'ai compris. J'ai compris cet attachement, j'ai compris ce qu'a été la rupture, le déchirement, la révolution et la guerre. J'ai compris parce que je me suis identifié à ces personnages. » C'est pourquoi ce film peut toucher la jeunesse d'aujourd'hui, encore partagée, voire déchirée entre cette double culture et qui est souvent dans le désarroi. C'est un film qui peut être révélateur du passé, de l'inconscience, à travers cette histoire épique et sensuelle que Yasmina nous a racontée.

Y.K. – C'est peut-être aussi l'occasion d'éveiller les Français d'aujourd'hui à la chance de vivre ensemble. Il ne faudrait pas que l'erreur de l'Algérie se reproduise. Nous devons nous enrichir les uns des autres. Il n'y a de maturité que dans le partage.

Dans la scène finale, il y a comme une nostalgie...

A.A. – Il y a toujours une certaine nostalgie à évoquer la jeunesse. Sauf que là, hormis cet épilogue, on raconte l'histoire au présent. C'est un film dans le mouvement, dans la pulsion, dans la vie, dans la vérité, dans l'émotion et dans l'amour. On y voit des gens qui s'aiment, qui s'affrontent, qui rêvent, qui vivent en un mot..

Y.K. – Et ça, c'est une découverte. Dans cette scène finale, les pieds noirs y retrouveront un propos que l'on n'entend pas souvent dans le cinéma français et encore moins dans des œuvres nées en Algérie...

Y.K. – C'est ce que je disais tout à l'heure : confinée dans l'obscurité la vérité devient une ogresse. Sous les feux de la rampe, l'horreur se découvre une humanité.

Comment avez-vous procédé pour l'adaptation ? Avez-vous travaillé ensemble ?

Y.K. – Ça a été la guerre !

A.A. – On n'a pas du tout travaillé ensemble et, effectivement, ça a été une petite « guerre » ! J'ai travaillé à l'adaptation avec Daniel Saint-Hamont. C'était le scénariste le plus proche de ce que j'avais envie de faire, il y avait l'Algérie en lui, il y avait notre complicité de toujours... Mais adapter 450 pages d'une telle oeuvre, c'est pas simple... Si mon désir a toujours été d'être absolument respectueux des intentions de Yasmina, il nous fallait trouver des fulgurances cinématographiques et donc sacrifier un certain nombre d'éléments romanesques du livre. Et lorsque Yasmina a lu les premières moutures qu'on lui a données, on ne peut pas dire en effet qu'il a été dans l'adhésion immédiate ! Je comprends combien ça peut être douloureux pour un auteur de voir son oeuvre modifiée. C'est une étape difficile pour un écrivain. D'autant qu'on ne peut pas tout expliquer dans un scénario. Un film, c'est un autre voyage, un autre univers, une autre manière de mener le récit, une autre écriture, une autre énergie...

Y.K. – Je ne voyais pas comment tu allais négocier certaines exclusions, comment tu allais renvoyer certains personnages, par qui tu allais les remplacer...

A.A. – Tes réactions nous ont quand même inquiétés. On se disait par moments : « Et s'il avait raison ? » Du coup, on s'est posé encore plus de questions. On se disait : « Sur le plan cinématographique, ça nous arrange que le personnage fasse ça mais est-ce que ça ne va pas à l'encontre de ce qui est écrit ? » Ce petit moment d'incompréhension nous a rendus encore plus vigilants. Cela m'a toujours tenu en éveil, d'ailleurs le roman ne m'a pas quitté pendant tout le tournage...

Y.K. – A partir de ce moment-là, j'ai cessé de m'en mêler. Je pensais que mes mauvaises expériences avec le cinéma me rattrapaient et je ne tenais pas à m'infliger des angoisses supplémentaires. Après tout, ce sera le film d'Alexandre. Moi, j'ai mon roman. On jugera le film. On dira qu'Alexandre a été génial ou bien qu'il a été malhabile. En même temps, c'est mon roman qu'on adaptait. C'était un moment troublant. Pour m'épargner des épreuves inutiles, j'ai décidé de ne plus m'occuper du film. Je n'ai pas voulu aller sur le tournage, ni savoir comment ça se passait... Et quand Alexandre m'a invité à une projection restreinte (le film encore sur la table de montage), j'avoue que j'étais loin de m'attendre à un tel résultat. A la fin, j'étais en larmes. Complètement conquis.

Pourquoi ?

Y.K. – Je ne m’attendais pas à une telle prouesse. Alexandre a été génial, époustouflant. Je n’avais pas donné cher de sa peau. C’était comme de se trouver devant un footballeur qui tire un coup franc décisif. Il est sous pression, presque en sursis. On pense qu’il va envoyer le ballon dans les gradins ou frapper sur la barre, et il le met au fond des filets. Alexandre a marqué un but d’anthologie !

Qu’est-ce qui vous touche le plus dans le film ?

Y.K. – D’abord sa sincérité ! Ensuite, sa générosité. J’ai été étonné par sa générosité, par son approche vigilante, ses choix judicieux, d’une grande intelligence et sa direction millimétrée des acteurs !

Alexandre, quel était votre état d’esprit quand vous avez montré le film à Yasmina Khadra ?

A.A. – J’étais anxieux mais j’avais envie de lui montrer notre travail, j’avais envie de lui dire : « Tu ne t’es pas trompé ». Je voulais tellement être digne de la confiance qu’il m’avait faite. Pendant la projection, il était derrière moi avec sa femme et son éditrice, et puis quand la lumière s’est rallumée, il était en larmes. J’ai été tellement touché par sa réaction. C’était ma plus belle récompense. Je me suis obstiné, j’ai bataillé, ça n’a pas été facile, mais je n’avais eu en tête qu’une seule chose : ne pas trahir sa confiance, ne pas trahir son livre. C’est pour cela que sa réaction était si importante. La difficulté de l’adaptation d’un roman aussi prestigieux que celui-là, c’est de garder l’essentiel tout en trouvant ces fulgurances dont je parlais tout à l’heure. Et c’est cela qu’il était difficile d’expliquer lors de nos premières conversations. Le scénario d’un film n’est qu’une longue marche vers un point culminant. Une fois qu’on a démarré, il faut que ça avance, que ça avance... Et puis, il y a des choses qu’on accepte dans le roman et pas au cinéma.

Y.K. – L’image, c’est vrai, est arbitraire mais elle impose plus de réalisme.

A.A. – Dans l’évocation de la vie de Younes/Jonas, on a supprimé une époque. Au lieu d’en avoir quatre, on n’en a eu que trois : 10 ans, 20 ans et 70 ans. Il y a comme ça des choses nécessaires dans l’écriture cinématographique... Après, ce sont des questions

d'appréciation, de cohérence, de facilité de compréhension... On a ainsi fait un seul personnage d'Emilie et de la petite fille que Younes rencontrait à Oran. ça justifiait le fait que les copains de Younes ne la connaissent pas et ça augmentait le romanesque... On a aussi imaginé une seule famille de colons très riches parce que ça facilitait l'identification. En revanche, on a préservé et privilégié les copains, ainsi qu'Emilie, Isabelle, l'oncle pharmacien, sa femme, qu'on a rebaptisée Madeleine - Germaine nous semblait trop désuet... Tous ces personnages sont le sel et le cœur du roman. Pour moi, c'était comme avoir une matière première dans laquelle je pouvais puiser à volonté. Pour l'auteur, c'est vrai, ce ne doit pas être évident de nous voir prendre toutes ces libertés, il ne peut que se sentir dépossédé à un moment donné. L'important, encore une fois, c'est que l'histoire qu'on raconte soit cohérente et qu'elle soit fidèle à l'esprit de l'œuvre littéraire.

Qu'est-ce qui était le plus compliqué dans l'adaptation ?

A.A. – C'était de rendre crédible le personnage de Younes/Jonas, qu'on ne le rejette pas, qu'on ne dise pas : « Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il a la plus belle fille du monde entre les bras et il ne veut rien faire ! » et qu'au contraire, on le comprenne, qu'on soit en empathie avec lui, avec ses déchirements, avec ce respect de la parole donnée. C'était cela le plus compliqué et le plus délicat. Comment présenter ce personnage que tout le monde aime et qui fait croire qu'il n'aime personne alors qu'il aime tout le monde, et qu'il est tenu par son serment.

Y.K. – Il s'agit d'une époque où la parole donnée avait valeur de serment. Si on ne tenait pas parole, on perdait la face et le reste avec.

A.A. – Ensuite, en travaillant sur l'adaptation, j'ai fait attention de ne pas tomber dans le folklore. Ce qui était fondamental aussi, c'était la cohésion de ce groupe, de cette bande des copains avec ces deux filles. Et puis aussi de rendre en images les visions si chères à l'Algérie française : la plage, les vignes, les terres mais aussi le soleil, la vision de la douleur, de la violence, sans tomber dans le didactisme. Je m'autorise quelques dates dans le film mais pas davantage... Ce sont les vertus du cinéma : quand on voit Emilie avec un enfant de 3 ans dans ses bras, on n'a pas besoin d'expliquer que le temps a passé.

Y.K. – Avec le recul, les raccourcis que tu as pris sont habiles, bien négociés. Je n'ai aucun reproche à faire même si tu as permuté des personnages et des situations. Ton adresse à le faire devient autorité.

A.A. – Tu m’as dit à la fin de la projection : « J’aurais pu écrire mon roman comme tu as fait ton adaptation. » C’est le plus beau compliment dont je pouvais rêver !

Y.K. – Tu m’as guéri d’une angoisse. Grâce à toi, je n’ai plus peur que mes romans soient adaptés !

Alexandre Arcady, comment avez-vous procédé pour le casting ?

A.A. – De manière pyramidale. Avant toute chose, il fallait trouver quelqu’un qui puisse être à la fois Younes et Jonas. Et construire le reste du casting à partir de lui. Il fallait quelqu’un qui puisse lui donner assez de charme et de sincérité, qui ait la beauté que le personnage a en lui...

Y.K. – ... pour qu’on essaye de le comprendre même si on n’est pas d’accord avec lui. D’ailleurs, il a des circonstances atténuantes...

A.A. – ... pour qu’on comprenne sa souffrance, son sens de l’honneur... Ça a été une des difficultés à la fois de l’écriture du scénario et de l’interprétation : être toujours sur le fil, ne pas rendre le personnage agaçant... Et puis, en trouvant Fu’ad Aït Aattou, j’ai été soulagé mais il ne voulait plus faire de cinéma ! ça ne l’intéressait pas. Il nous a fallu, avec son agent, le convaincre. Je l’ai rencontré, je lui ai fait lire le scénario. Au fond, il est très proche de Younes/Jonas même dans son indécision.

Yasmina, quelle a été votre réaction lorsque vous l’avez vu incarner Younes/Jonas ?

Y.K. – Bien sûr, chacun, à la lecture, se fait une image de ce personnage mais le comédien talentueux les fédère toutes ! Fua’ad a été parfait. Exactement le personnage que je voulais... Fu’ad est de quelle origine ?

A.A. – Il est né en France et je crois qu’il est d’origine berbère. Il s’est laissé porter entièrement par le rôle. Quand il a accepté, j’ai su que nous avions fait une grande part du chemin. C’était la pierre angulaire. Sans lui, l’édifice ne tenait pas. Ensuite il fallait choisir Emilie. Nora Arnezeder s’est imposée assez vite. Je l’avais vue dans *Faubourg 36* de Christophe Barratier. Je l’avais trouvée rayonnante. J’étais frappé par sa beauté, sa fraîcheur, sa simplicité lumineuse... Ensuite, on a constitué notre groupe. Est arrivé Matthias Van Khache que j’avais déjà fait tourner dans *Là-bas, mon pays*. Je

savais que ce jeune acteur n'avait pas encore trouvé son vrai « grand rôle » et j'étais sûr que ce personnage allait lui convenir parfaitement. Pierre-Jacques Benichou, mon directeur de casting, m'a présenté Nicolas Giraud, Olivier Barthélémy, Matthieu Boujenah, Salim Kechiouche. J'ai rencontré Marine Vacth, je savais qu'elle avait joué dans *Ma part du gâteau* de Cédric Klapisch que je n'avais pas encore vu, et quand elle est entrée dans mon bureau, j'ai été touché par sa douceur, par son côté presque introverti qui était quasiment en opposition avec celui d'Emilie... Pour le personnage du pharmacien, l'oncle de Younes, Fellag nous est venu à l'esprit assez vite, ne serait-ce que parce qu'il a une certaine parenté physique avec Ferhat Abbas, ce docteur en pharmacie, militant de la première heure, auteur du Manifeste du peuple algérien avant même la fin de la Deuxième guerre mondiale et premier président de l'Assemblée nationale constituante de l'Algérie indépendante, dont s'est inspiré, je pense, Mohammed [vrai prénom de Yasmina Khadra], pour décrire cet homme de dialogue, qui, déçu, par l'évolution du conflit, par l'ingérence du pouvoir, par la suspicion, sombre peu à peu dans la dépression. Pour jouer sa femme, on a pensé à Anne Consigny qui est une actrice formidable, pleine de douceur et de bienveillance. J'aime beaucoup l'image qu'ils donnent de ce couple « mixte » à l'écran. Ce sont de beaux personnages qu'a inventés Yasmina. Ils incarnent l'amour sans concession, l'amour parfait.

Y.K. – C'est rare de voir un musulman épouser une chrétienne et accepter qu'elle reste chrétienne... Lui, pense que lorsque deux êtres s'aiment, ils échappent aux contraintes et aux anathèmes. Lorsque deux êtres s'aiment, Dieu ne peut qu'adhérer...

A.A. – Le personnage le plus difficile à distribuer a été celui de Mme Cazenave. Ce n'est pas un personnage facile, c'est un personnage fort et lourd... Anne Parillaud qui est une femme intelligente a accepté le rôle et elle est devenue Mme Cazenave d'une façon incroyable. Est venu nous rejoindre Vincent Perez qui trouvait là un type de personnages qu'il n'avait jamais joué, à la fois hidalgo, père de famille et grand colon humaniste.

Il y a une grande correspondance entre les paysages – et leur beauté – que décrit Yasmina Khadra dans son livre et les images du film qui raconte l'Algérie...

Y.K. – C'est vrai. Pourtant le film a été tourné en Tunisie ! Tous les deux, on voulait que ce film se fasse en Algérie – c'était même une de mes conditions de départ ! Mais le sort en a décidé autrement. Je ne comprendrai jamais l'attitude du pouvoir

algérien. Comment peut-on interdire une histoire algérienne de revenir sur sa terre natale et de se raconter ? Pourquoi aller chercher la beauté de ce pays, l'Algérie, dans un autre pays ? Je pensais sincèrement qu'Alexandre allait être ménagé – n'est-il pas algérien ? - que les gens seraient très contents d'accueillir le tournage.. Malheureusement, ça n'a pas été le cas.

A.A. – Il a bien fallu se faire à l'idée qu'on ne pourrait pas filmer là-bas. Tout naturellement, je me suis tourné vers la Tunisie. C'est déjà là où j'avais fait mes premiers films, *Le Coup de Sirocco* et *Le Grand carnaval*. En plus, le Nord de la Tunisie est le prolongement de la côte algérienne, ce sont des paysages très proches. L'hiver dernier, j'étais donc en Tunisie en train de préparer le film lorsque fin décembre, la révolution a éclaté. Du jour au lendemain, mes « interlocuteurs » avaient disparus ! Bien sûr, ça a été la panique totale. On me disait qu'il fallait tout arrêter. Certains partenaires, effrayés, nous ont lâchés. J'ai pensé un moment me tourner vers le Maroc où j'avais tourné *Là-bas, mon pays* mais j'avais déjà fait tous les repérages à Tunis, Bizerte et ses environs et ça m'a été trop difficile d'oublier tout ce que j'avais déjà construit dans ma tête ! Je me suis obstiné, je suis revenu en Tunisie où, heureusement, j'ai trouvé des gens formidables. J'ai eu la chance de rencontrer un homme qui était à l'époque ministre du Tourisme du gouvernement de transition, Mehdi Houas. Cela a été une vraie rencontre. D'une franchise et d'une amitié inouïes. On était dans son bureau, je lui disais : « Monsieur le Ministre, pensez-vous que je vais pouvoir tourner ? » Lui me rassurait en me disant : « Il n'y a aucun problème » alors que, par la fenêtre, on voyait en bas dans la rue des chars et des barbelés ! Malgré tout, il m'a convaincu. J'ai décidé de prendre le risque, d'engager le budget du film, de tourner là-bas. J'avais envie d'entendre : « ça va aller » et j'ai bien fait, ça s'est bien passé.

Y.K. – C'est la parole donnée !

A.A. – A partir de ma rencontre avec lui, tout s'est débloqué. Les différents ministères concernés ont vu dans notre décision de tourner ce film dans une période trouble, difficile, à la fois comme un gage de fraternité et un signe que la vie continuait... On a donc tourné douze semaines en terre tunisienne, de fin mai au mois d'août. Ensuite on a continué à Marseille et enfin en Algérie où on a quand même réussi à avoir l'autorisation de filmer à Alger et à Oran.

Y.K. – Oui, mais vous avez tourné vite !

A.A. – Deux semaines. Sans appui, sans rien, avec pas mal de difficultés mais grâce à l'obstination de notre ami Bachir Deraïs, producteur exécutif en Algérie, nous avons réussi à ramener des images d'Alger, d'Oran et de Rio Salado pour crédibiliser l'origine du film.

Comment s'est passé le tournage en Tunisie en plein "printemps arabe" ?

A.A. – Les Tunisiens ont joué le jeu et cela m'a permis de me concentrer essentiellement sur le film... Pour moi, c'était une façon de contribuer à ce renouveau. Nous avons fait ce film dans l'incertitude mais nous l'avons fait ! Nous avions une protection militaire permanente et attentive, les plus hautes autorités (le président de la République) nous ont d'ailleurs remerciés d'avoir maintenu ce tournage.

Il y a dans le film une grande attention portée à la lumière...

A.A. – C'est l'une des choses, en effet, qui me paraissait importante. Avec Gilles Henry, le directeur de la photo, je voulais mettre en évidence le titre : le jour et la nuit. Le soleil et l'ombre. A chaque fois qu'on a placé la caméra, on cherchait cette part d'ombre et cette part de lumière. Je tenais à ce qu'on tourne en argentique et pas en numérique. J'avais envie de ce grain particulier que donne la pellicule, surtout dans les lumières hautes... On a porté aussi, bien sûr, beaucoup d'attention aux décors, à la reconstitution d'époque. Tony Egry qui, en dehors d'être mon frère et de m'avoir accompagné dans tous mes films, connaît évidemment l'Algérie, a fait un travail remarquable. J'étais dans une confiance totale, je savais comment il allait me redonner ce ressenti et ce petit supplément d'âme indispensables. Comme cette idée de mettre dans les rues du village un matelassier - j'avais oublié ce métier... Le décor n'était pas évident à réaliser - on passe de 1940 à 1962 - mais, par petites touches, il a su accompagner l'évolution du village, de ses magasins, de ses rues, de ses enseignes... Il a mis beaucoup de doigté dans cette reconstitution. Je dois aussi donner un grand coup de chapeau au costumier, Eric Perron. Il y avait des milliers de figurants (15 000) à transformer tous les jours ! Sous la houlette du premier assistant, Pascal Meynier, tous avaient la même volonté de faire vivre continuellement ce village dans la vérité d'une époque. C'était capital pour que ça fonctionne, pour qu'on y croie. Et je ne parle pas des animaux ! Les chevaux, les poules, les chiens, les chats, les moutons, les chèvres... Il y avait des régisseurs d'animaux en permanence et aussi des régisseurs de voitures. Il nous a fallu trouver des véhicules de toutes les époques. La grande difficulté, c'était le bus des années 50. On l'a trouvé dans un musée ! Pour l'anecdote, la voiture de Dédé a une histoire. Une belle histoire. C'est la Cadillac que Kennedy a offerte au Président Bourguiba quand ils ont remonté ensemble la 5ème Avenue lors de son premier voyage officiel aux Etats Unis. Les Tunisiens n'ont pas hésité à nous la prêter. Tout ça en pleine révolution !

Y.K. - ça montre la générosité des Tunisiens, leur émancipation et l'importance qu'ils accordent à la culture. Un peuple pour qui l'art n'est pas une priorité est perdu d'avance.

A.A. - Oui vraiment. Et puisqu'on parle de mes collaborateurs, le point d'orgue pour le film, si j'ose dire, c'est la musique d'Armand Amar qui est un compositeur rare et talentueux. Il a su capter l'essence du film. Je pense qu'il a fait pour ce film l'une de ses plus belles partitions. Il a eu l'idée de ce morceau de Liszt qui a donné naissance à toute la musique du film. Je trouvais que c'était important lorsque Younes devient Jonas que ça passe par la musique... Sans oublier, le magnifique travail du monteur Manuel De Sousa. La première version avait une durée de 4h15min pour arriver à 2h39min. Il y a plus de 3500 plans et grâce à son talent, le film est fluide et efficace. Une pensée également pour Catherine Grandjean qui a suivi la production du film avec vigilance et passion dans un contexte politique et économique difficile. J'ai eu, comme jamais, le sentiment que tous les collaborateurs qui m'ont accompagné étaient tous imprégnés par le sujet, portés par cette grande histoire d'amour, unique et incroyable.

Si vous ne deviez garder, l'un et l'autre, qu'un seul moment de toute cette aventure ?

A.A. – La découverte du roman !

Y.K. – La découverte du film !

Liste artistique

Émilie	NORA ARNEZEDER
Younes/Jonas	FU'AD AÏT AATTOU
Madame Cazenave	ANNE PARILLAUD
Juan Rucillio	VINCENT PEREZ
Madeleine	ANNE CONSIGNY
Mohamed	FELLAG
Fabrice	NICOLAS GIRAUD
Jean-Christophe	OLIVIER BARTHÉLÉMY
Isabelle	MARINE VACTH
Simon/Michel adulte	MATTHIAS VAN KHACHE
Dédé	MATHIEU BOUJENAH
Issa	TAYEB BELMIHOUB
Djelloul	SALIM KECHIOUCHE
Krimo	MOUSSA MAASKRI
Bliss	ABBÈS ZHAMANI
Zineb	SARRA ELBORJ
José	SÉBASTIEN MAGNE
Le maire de Rio Salado	JEAN-CLAUDE DE GOROS
Le commandant de Gendarmerie	STÉFAN GODIN
Hélène	JEANNE BOURNAUD
L'instituteur	JEAN-PIERRE BECKER
Le chanteur	FRÉDÉRIC LONGBOIS
Le Caïd	AHCENE BENZERARI
Le notaire	DANIEL SAINT-HAMONT

Avec la participation de

Younes/Jonas	JEAN-FRANÇOIS PORON
Jean-Christophe	JACQUES FRANTZ

Les enfants

Younes/Jonas	IYAD BOUCHI
Émilie	NOVA-LOUNA CASTANO
Isabelle	ILANA FERREIRA
Jean-Christophe	MARTIN ROMPTEUX
Fabrice	ELIOTT LOBROT
Simon	NICOLAS ROMPTEAUX

Liste technique

Un film de	ALEXANDRE ARCADY
D'après le roman de	YASMINA KHADRA
Scénario et dialogues	DANIEL SAINT-HAMONT ALEXANDRE ARCADY BLANDINE STINTZY
Musique	ARMAND AMAR
Photo	GILLES HENRY
Décors	TONY EGRY
Costumes	ERIC PERRON
Mise en scène	PASCAL MEYNIER
Montage	MANU DE SOUSA
Son	AMAURY DE NEXON et DIDIER LOZAHIC
Casting	PIERRE-JACQUES BENICHO
Régie	ATTILA EGRY
Production exécutive	CATHERINE GRANDJEAN
Co-production	ALEXANDRE FILMS NEW LIGHT FILM STUDIO 37 WILD BUNCH FRANCE 2 CINEMA LES FILMS DU JASMIN BE FILMS UFILM
En association avec	UFUND
Avec la participation de	CANAL+ CINE+ FRANCE TELEVISIONS

